Jean Guimier, Geneviève Clérambault

Journal amoureux de deux adolescents pendant la guerre

Août 1944

La Libération de Paris
Le massacre de Fouronnes

J&G

Jean Guimier, Geneviève Clérambault

Journal amoureux de deux adolescents pendant la guerre

Août 1944

La Libération de Paris
Le massacre de Fouronnes

« Faut-il qu'il m'en souvienne… »

©J&G 2020

ISBN 978-2-9567736-1-0

EAN 9782956773610

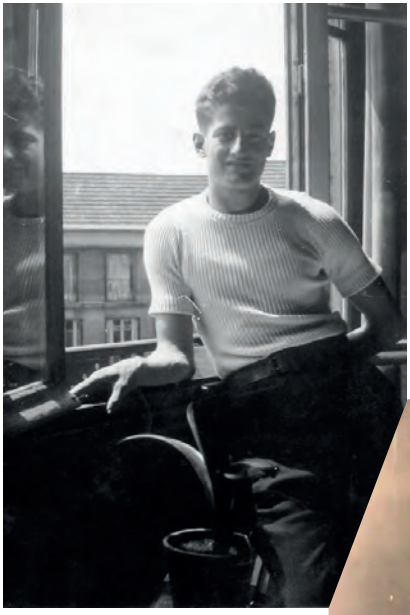
Jean, et Geneviève[1] se sont rencontrés au début de l'année 1944. Ils ont 18 et 17 ans.

Séparés pour l'été, ils s'écrivent, chacun dans un carnet qu'ils liront ensemble, un jour de septembre 1944, sur un banc du square Séverine à Paris, dans le vingtième arrondissement.

Ils ne savent pas encore qu'ils vont confier dans ces pages des moments très précieux de leur histoire d'amour mêlée à la Grande Histoire.

Nota bene :
Ce petit livre est fait de citations fidèles des carnets ; il en est de même pour les témoignages. Les ajouts personnels se trouvent uniquement dans les petites notes en bas de page.
Quelques passages ont été ôtés, la plupart du temps signalés ainsi (…) ; il fallait protéger le trop intime ou, dans la seconde partie, ce qui pouvait alourdir la fluidité de la reconstitution.
Les maladresses, qui font le charme même de ces écrits adolescents, ont été respectées telles quelles.

1 En 1944, Jean habite aux Lilas, Geneviève à Montrouge et travaille à Paris.



Le 9 juin 1944, Jean part avec d'autres routiers des Lilas, pour un camp scout à Châtel-Censoir, dans l'Yonne. Jacques Jaffray, le curé qui les accueille, se souvient[2] :

« Ils étaient venus me rejoindre dans une colonie de vacances, comme animateurs, disons. Jacques Catric avait refusé de faire le STO[3]. Les habitants du village nous ont dénoncés. Un jour, nous avons eu la visite des Allemands. Il y avait deux bâtiments et ils voulaient fouiller les dortoirs.

Tous les garçons, les routiers, avaient un poignard. Heureusement, à cette époque, j'étais en soutane. Je passais le premier et les garçons me passaient leur poignard que je cachais dans les grandes poches de ma soutane. À la fin, j'avais 17, 18 poignards dans mes poches. Mais un des garçons, c'est peut-être Jean, mais je n'en suis pas sûr, n'a pas eu le temps d'enlever son poignard. Un allemand a pris le poignard, l'a levé, et a fait semblant de lui mettre un coup de poignard dans le dos... Nous avons eu peur ».

À gauche, Jean.

2 Témoignage téléphonique, 2005.

3 STO, Service du Travail Obligatoire institué par les nazis, à partir de 1942, obligeant de jeunes travailleurs français à partir en Allemagne pour « participer à l'effort de guerre allemand ».

D.R.

Châtel-Censoir

Août 1944

Extraits des carnets de Jean Guimier et de Geneviève Clérambault[4]

Jean Guimier

Aujourd'hui 15 août.

Je suis triste à mourir aujourd'hui. Et pourtant je devrais me réjouir de la fête de la sainte vierge notre mère. Hier au soir j'ai reçu quatre lettres de toi j'étais très heureux. Paul qui en a reçu une aussi la première, est dans une grande joie. Hier soir nous avons fait des chaussons aux pommes pour la colonie. Il a fallu passer une grande partie de la nuit à travailler.

Je devais partir ce matin pour Paris, et je ne suis pas parti et je ne partirai certainement pas "à Paris". Je vais certainement aller avec Jacki, les deux Paul[5] et quelques pionniers servir notre patrie. Ce n'est pas encore décidé pour nous, mais c'est mon devoir Routier de servir. Nous partirons certainement cette semaine les rejoindre dans les bois. Nous vengerons quelques Routiers qui n'ont pas pu éviter le joug allemand.

Il va falloir annoncer cette nouvelle à mes parents et à toi, et cela m'est pénible, je t'assure, mais on a besoin de nous là-haut et nous irons. Mon sac était prêt pour partir à Paris - et à présent je le déballe péniblement, mais en compensation nous aurons la joie de défendre la France.

Le reste de la nuit m'a servi pour réfléchir, et à présent je ne suis guère en forme. Je suis fatigué. Je vais te quitter pour ce matin car je vais t'écrire ainsi qu'à mes parents. Bons baisers.

4 Ils ont 18 et 17 ans

5 L'un d'eux s'appelait Paul Dermy.

19 août - 20 août

Clamecy est libéré[6]. Jacki y est parti pour avoir une décision pour le départ. Il revient que le soir et aussitôt nous partons après avoir fait nos adieux à tous les abbés et aux copains qui d'ailleurs ont été forcés de partir devant parce que monsieur l'abbé Gaulle[7] ne voulait pas les laisser partir je parle des 2 Paul, il les trouvait trop jeunes.

Nous sommes partis à quatre heures trente (…) avec Jacki, Gigi, les 2 Paul, Jacques Hérault et 2 gars du pays. Daniel, du 2eme bureau et Jacques Mory, boulanger à Châtel[8]. Arrivés à quelques kilomètres du pays, c'est Le chant des Adieux avec les Pionniers, accolades et départ sans se retourner et en chantant. La grande aventure commence.

.....

Coulanges est à présent passé, nous remarquons sur notre passage le reste des bombardements, d'immenses entonnoirs coupent le canal qui est à sec ; Surgis. Les gars sont gais, les cafés sont pleins, les volontaires affluent de toutes parts, les drapeaux Français flottent de toutes les fenêtres et sur toutes les voitures, notre cœur se serre, notre joie grandit.

Et la route continue sous le soleil torride, le temps passe à l'orage, nous avons soif, la fatigue commence, nous avons fait 25 kilomètres, encore cinq avant la halte car il fait nuit. Nous nous arrêtons à Druyes pour passer la nuit, le dernier effort est dur mais qu'importe nous ne sommes pas routiers pour rien. Sur la route, j'ai pensé beaucoup à toi et à la vie qui allait commencer.

6 19 août 1944. Coulanges sera libéré le 22 août.

7 Le 20 août, il écrit aux parents de Jean : « je me suis opposé avec violence à l'exécution de son projet… »

8 Châtel-Censoir.

Aujourd'hui 15 Aout.

Je suis triste à mourir aujourd'hui et pourtant je devrais me réjouir de la fête de la Sainte Vierge notre mère. hier au soir j'ai reçu 4 lettres de toi j'étais très heureux, Paul qui en a reçu une aussi la première, et dans une grande joie.

hier soir nous avons fait des chansons au pommier pour la colonie il a fallu passer une grande partie de la nuit à travailler. et à minuit nous avons avec Paul été fêter la fête de la sainte Vierge à la Chapelle que nous avons installée.

Je devais partir ce matin pour Paris, et je ne suis pas parti et je ne partirais certainement pas "à Paris" je vais certainement aller avec Jacki, les 2 Paulos et quelques Pionniers. servir notre patrie. ce n'est pas encore décidé pour nous. mais c'est mon devoir Pourier de servir. nous partirons certainement cette semaine les rejoindre dans les bois. nous vengerons quelques Pourier qui n'ont pas pu éviter le joug Allemand.

Il va falloir annoncer cette nouvelle à mes parents a toi. et cela m'est pénible je t'assure. mais on a besoin de nous la France et nous irons.

Au centre : Jacques Catric et Jean Guimier.

Druyes une source nous rafraîchit un ciel magnifique, l'orage prend de l'ampleur nous passons le pays pour trouver un champ pour passer la nuit que nous avons tout de suite trouvé sur la droite après avoir cassé la croute nous nous apprêtons à passer la nuit, cette première nuit passée ensemble a été très dure.

Tout le monde s'endormit vite d'un sommeil lourd sans couvertures car nous n'avons presque pas de bagages, l'orage gronde d'immenses éclairs illuminent le ciel et tous dorment blottis près d'une haie une goutte tombe puis une autre puis dix, c'est la pluie aucun refuge dans les environs cela dure 3 heures, nous sommes trempés jusqu'aux os nous avons donc changé de vêtements ceux qui en avaient car nous n'en n'avions guère.

Et nous continuons, sur notre chemin nous avons rencontré deux fois les F.F.I. à ce moment nous rentrons dans un bled qui s'appelle Sougères qui est occupé par les F.F.I. depuis 1 semaine, 7 prisonniers sont été faits prisonniers, plusieurs camions leur ont été pris au cours de la dernière bataille.

Il est dix heures nous déjeunons, le capitaine nous invite à rester dans sa compagnie qui est la 13ème. Puis c'est le recensement nom, prénom - date et lieu de naissance - et domicile actuel.

Un casse-croûte, quelques services et c'est le repas, après l'épluchage des p.d.t on installe le dortoir c'est-à-dire l'écurie, nous sommes 33 de la 13ème plusieurs ont fait 1 an de maquis à Vermenton. Nous appelons mon maquis MADO en souvenir de la femme de notre adjudant qui a formé le maquis.

Geneviève Clérambault, 20 août

Nous avons entendu des coups… d'on ne sait trop quoi et nous sommes tous sortis aux nouvelles. Nous avons appris la suspension d'armes. Tout le monde était content.

Vous dire mon cher Jean les heures que nous vivons depuis hier, faites tantôt de joie… et puis… Boum, Boum… tout recommence et l'on passe ainsi des pleurs de joie aux pleurs véritables.

Il n'y a qu'une seule personne qui ne prenne pas toujours sa part de joie… j'ai pleuré quand j'ai vu le drapeau « Flotte toujours bien haut ». Mais je crains tant pour vous. Tu me manques tant. Quand pourrai-je sentir ta chère présence près de moi. Quand pourrais-je mettre ma tête sur votre veston. Je croyais sentir la chaleur de ton épaule.

Jean, 23 août

Aujourd'hui mercredi ; hier nous avons eu pour ainsi dire notre première journée de guerre. Notre première garde seul de 1 h à 3 h sur une route.

Un parachutage est en train de se faire dans les environs, fusils mitrailleurs, mitraillettes, fusils américains, et quelques caisses de sabotage, nous en avons eu la distribution, j'ai eu un fusil américain je l'ai appelé car c'est ma protectrice Geneviève[9].

Nous avons fait de la manœuvre et aussitôt ordre de départ on change de pays. On va à une quarantaine de kilomètres dans une ferme que l'on appelle Fouillette. Trois voitures sont en route, la Marinette, la Zézette et madame Erard, nous avons demandé d'être francs-tireurs comme c'est notre devoir étant Routiers.

La marseillaise éclate, les petits pays nous saluent, cela nous fait comme des frissons, nous sommes gais.

Croisement, panne. Je pars avec Belleville faire la garde en avant sur la route, d'autres la font sur le côté. Alerte ! des camions blindés sont signalés, impossible de les attaquer car ils sont trop nombreux et trop bien armés. Et la route continue, une ville au loin déjà, nous avions vu une fumée épaisse montée de cette ville, les allemands en déroute l'occupent nous devons la traverser en pleine vitesse salués par la foule, nos cœurs battent tout se passe bien et nous arrivons après avoir traversé plusieurs champs. Une 30taine de gars nous attendent pour se joindre à nous, il fait nuit un casse-croûte et dodo.

Aujourd'hui, première corvée une coulante[10] à faucher – et après mille aventures nous la capturons.

Premières attaques d'allemands on nous le signale, en civils près de Mailly-la-Ville dans un petit bois entre la route et le canal mais ils n'y sont plus, ils se sont enfuis ½ heure avant notre arrivée.

Cette après-midi, on nous divise, je ne suis plus avec Paul cela m'ennuie beaucoup mais nous sommes toujours dans la même section, je suis de la 2de, il est de la 1ère ; nous sommes trois groupes de 12 à la tête nous avons un caporal.

Nous pensons souvent à toi et à Christiane avec Paul que devenez-vous ? Plus de nouvelles cela est dur je ne sais même pas si Jacqueline[11] est mariée mais heureusement les nouvelles sont bonnes. Dans cette nouvelle vie nous confondons assez facilement les grades et cela est ennuyeux rends-toi compte.

---

9 Jean disait que jamais ses enfants ne joueraient avec des armes à feu. Et avec son sourire malicieux, il racontait qu'il avait lui-même découpé les premières armes de ses fils, dans du contre-plaqué.

10 couleuvre ?

11 La sœur de Jean.

Tous les gars sont chouettes les routiers font du bon boulot - l'entrain et l'exemple. Nous avons même fait une chanson sur la 13ème du beau travail est à faire.

Je viens d'apprendre que Paris est libéré, et je suis content pour vous tous, j'espère qu'il n'y a pas eu beaucoup de dégâts, malgré les bobards qui circulent ici.

Je suis en colère car pour la première fois je n'ai pas été à la messe dimanche.

Je t'ai envoyé une lettre, mélangée avec celle de mes parents. Je sais que vous allez pleurer mais ayez confiance, nous avons à venger des Routiers des Lilas.

Geneviève, 23 août

8h30 le matin

Assise sur le banc tout à côté de la barricade. Je pense à vous.

Le Paris insurgé se révèle. Barricades à tous les coins de rue, même au milieu de l'avenue. Faites tantôt d'arbres saccagés – tantôt de pierres de meubles, de tout ce que l'on veut. On attend… Quoi ? un invisible danger rôde. Toute la nuit le canon a fait trembler les vitres… Puis la Résistance est venue abattre les arbres…

Une effervescence gronde…

Paris, le Paris qui fut Lutèce, le Paris qui toujours, même après les pires défaites s'est relevé.

Paris une fois encore s'est ému. Vous ne le reconnaîtriez pas. Lui qui semble endormi dans son égoïsme et sa mollesse se révèle.

Le soir

La radio vient de magnifier Paris, notre Grand Paris et je sens mon âme vibrer. Ô mon cher Jean, nous avons souffert depuis cinq ans. Mais si vous saviez les heures que nous vivons ! J'adore Paris…

Le Paris des métropolitains aux Messieurs grincheux et égoïstes…

Le Paris des queues énervantes (pour les femmes) a disparu. Un nouveau Paris se dresse et les jeunes gens insignifiants qui courraient les aventures, courent à présent vers la plus noble aventure : La libération.

Nous vivons tous dans une sorte de fièvre et voici que, toutes les heures héroïques de l'Histoire se dressent et tressent à Paris une couronne de Gloire.

Mon âme déborde mon amour. La vie est tout de même merveilleuse. Je voudrais faire de grandes choses, moi aussi en ce jour, en ces heures débordantes d'Héroïsme.

L'orage gronde et l'on ne sait plus si c'est le tonnerre où le canon que l'on entend.

Je vais te quitter mon cher, cher Jean comme tu es loin, comme je t'aime.

PS : ton papa est venu nous avons mangé du pain blanc.

24 août

Le soir

J'avais un tas de choses à écrire… à raconter… l'attente palpitante l'événement et tout - et tout - et voici que je n'ai plus rien que ma grande misère… Je viens de téléphoner à Madame Guimier… il y a une lettre qui m'attend là-bas…

Pourrais-je attendre longtemps encore – et puis vous êtes passé à la Résistance – et je suis fière – oh ! combien de toi – j'étais certaine que cela arriverait un jour ou l'autre…

Mon amour, je suis fière de toi – mais j'ai si peur, si peur !!!

Quand vais-je te revoir maintenant ? Je suis triste, triste à mourir… Déception sur toute la ligne maman papa et Andrée[12] comptaient avoir les prémices de l'Arrivée et nous venons d'apprendre que Paris a déjà vu leurs uniformes… Tant mieux dans le fond. Vivement que tout cela finisse pour que je te retrouve.

L'allégresse est générale…

Cela fait au moins le 25ème coup de téléphone que nous recevons ! Connaissances demandant nouvelles. Dans Paris, toutes les cloches sonnent je me sens pleine de larmes : joie et grande tristesse comme tout serait différent si tu étais là !

Le dernier coup de téléphone vient de sonner. Il est 10 h 1/2 et pourtant personne ne songe à dormir. Le son des cloches se mêle au bruit du canon. Le feu d'artifice illumine de même que l'incendie du Mont Valérien…

Je me sens le cœur serré j'avais rêvé ce jour tellement différent.

J'ai été heureuse d'entendre toutes les cloches à l'unisson. C'est joli cette fraternité française au moment de la Victoire. Vive la France.

Je suis fière de toi.

Mon Dieu, donnez-moi la force de sourire. J'ai oublié de te dire que si toutes les cloches sonnaient aussi c'est parce que "ils" sont arrivés à l'Hôtel de Ville. Tout le monde chante la Marseillaise. Notre Dame sonne.

Par contre, les allemands bombardent Paris et tous les Forts alentour sautent. Quelle belle et grande journée. Comme je voudrais être près de toi, là-bas, sur le parvis de Notre Dame !

12 Le père de Geneviève et la mère d'Andrée, sa demi-sœur.

le vide.

Ce soir.

La Radio vient de magnifier Paris, notre Grand Paris et je sens mon âme vibrer. Ô mon cher Jean, nous avons souffert depuis 5 ans mais si vous savez les heures que nous vivons! J'adore Paris — le Paris des métropolitains aux Messieurs grincheux et égoïstes — le Paris des gueules aux femmes enveloppantes a disparu. Un nouveau Paris se dresse et les jeunes gens insignifiant qui soulaient les aventures courent a present vers le + noble aventure: la libération.

Nous vivons tous dans une sorte de fièvre et voici que, toutes les heures héroïques de l'Histoire se dressent et tissent à Paris une couronne de Gloire.

Mon âme déborde mon amour. Le vie est tout de même merveilleuse. Je voudrais faire de grandes choses, moi aussi en ce jour. en ces heures débordant d'Héroïsme. Mais je sais bien qu'Amiel a dit "le devoir, c'est de faire sa petite besogne microscopique et je sais aussi que "pour certains c'est parfois le + difficile"

Pourvu: moi, Mon Dieu le courage de Rome mon humble

25 août

Ça y est… j'en ai embrassé un… ce matin, c'est-à-dire tout à l'heure nous sommes tous partis en vélo se casant un peu à la diable, les voir passer sur la route de l'Hay puisqu'ils ont la mauvaise volonté de ne pas passer par ici… L'effervescence était grande…. en ce moment, ils se sont enfin décidés à passer avenue Aristide Briand et les cris de joie résonnent dans la maison.

1h1/4

Je suis lasse, lasse de la matinée passée à les acclamer…

à grimper sur les voitures… à hurler… lasse des cris de la foule – lasse des coups des mitrailleuses que les allemands lancent à qui mieux mieux.

J'ai une envie folle de pleurer.

Tout à l'heure, Andrée et moi sommes montées sur un char jusqu'à la porte d'Orléans. Nous étions un tas sur ce char et nous avons hurlé la Marseillaise…

Ce soir, 8 h

J'ai passé la journée sur l'Avenue, les acclamant au milieu de la poussière de la fumée de la chaleur torride du soleil… Mais pourtant tout cela - tout ce bruit ne m'a pas grisée, n'a pas réussi à combler ce grand vide que je sens en moi ô mon amour et que ta présence seule pourrait combler…

Je t'aime… je t'admire. Je suis fière de toi. J'attends ton retour et tu sais bien n'est-ce pas que je n'aime que toi…

Quand te reverrai-je maintenant ? (…)

Ce même soir, 11h

Ils sont passés encore et avec Huguette nous sommes descendues… dans la nuit presque complète nous hurlions à pleine voix tout ce qui nous passait par la tête : Hitler au poteau, mort aux boches, Vive la France, Vive de Gaulle – ou simplement bravo ! merci ! Nous étions tout un groupe de jeunes filles au milieu duquel un jeune homme vint s'installer bientôt. Il était gentil – et me faisait presque les yeux doux, mais ne craignez rien, ne crains rien…

Et tous nous avons chanté la Marseillaise en revenant de la Vache Noire… Des gamins allumaient des feux de Bengale – et c'était joli !

Le jeune homme voulait nous emmener au bal – mais je lui ai répondu que pour ma part je n'y vais pas étant donné qu'aucun cavalier ne me plaît.

Il ne pouvait pas deviner qu'un seul occupait mon cœur, mon âme, ma Vie ! Qu'un seul pouvait me donner la joie… et que depuis deux mois qu'il est parti le seul amour je n'ai pas eu une minute de joie véritable, si, peut-être, les moments où je lisais tes lettres, tes chères lettres.

J'aurais encore beaucoup à mettre. Mon cœur déborde de joie et de tristesse. Où es-tu en ce moment ? Que fais-tu ? Et ta lettre, ta chère lettre qui est encore aux Lilas, quand pourrais-je aller la chercher maintenant ?

Bonsoir, mon amour.

Jean

Aujourd'hui, vendredi 25 août, jour de la Saint-Louis, je vais te raconter une triste histoire que je me souviendrai toujours et toi aussi[13]. Nous venons de Fouillet et nous passons par Cravant[14] nous avons été très bien accueillis nous nous dirigeons ensuite sur Bazarnes ou le groupe 2 prend la garde en arrivant plus Jacki qui est du groupe 1. On demande des volontaires pour chasser les boches. Le groupe 2 part et après quelques manœuvres avec quelqu'un de la (3ème) Compagnie nous partons à 47 prendre 600 boches qui veulent se faire prisonniers.

Nous partons donc à Fouronnes, nous passons ce pays, on nous les signale à 1 km dans un bois nous faisons 500 mètres et nous apercevons le bois, on se déploie en tirailleurs de chaque côté de la route FM devant, notre cœur bat de joie dans l'idée que nous allions faire des prisonniers, donc après avoir été mis sur nos positions le lieutenant Sillas[15] (médecin qui venait de sortir de prison d'Auxerre « pour avoir soigné des F.F.I. ») s'avance parmi les colonnes allemandes qui avaient hissé le pavillon blanc – les Allemands prennent 5 parlementaires et nous nous emportons les 3 officiers allemands[16] parlementer à Auxerre et confie le commandement à Placide, un lieutenant, nous avions pas encore vu les Allemands ou plutôt nous en avions vu un on a su plus tard qu'il est venu voir notre effectif puis ils sont tous avancés avec armes et bagages.

Mais comme ils ne voulaient pas se rendre à nous mais aux Américains, car ils nous prennent pour des terroristes, ils nous

13 À partir de là, la ponctuation manque, très peu de retour à la ligne, presque plus de majuscules. Les Allemands deviennent des boches... On ressent le traumatisme dans l'écriture même.

14 Appelé aujourd'hui Deux Rivières.

15 Lieutenant Dupont.

16 Dont le commandant Weber.

demandèrent de déposer nos armes[17] en nous jurant qu'ils ne tireraient pas (paroles d'Allemands) et pendant cette manœuvre plusieurs SS avaient braqué des mitrailleuses lourdes sur nous et nous obligèrent de nous désarmer.

Ensuite ils nous firent mettre en rang par trois et les mains sur la tête à ce moment on nous annonce que nous allions être fusillés, nos cœurs se serrent on sourit malgré ça et c'est le long calvaire qui commence et en cours du chemin nous avons vu un vieillard courbé avec une barbe blanche habillé en blanc maigre avec sur son épaule une faux on aurait dit la mort qui passait.

On devait être fusillés sur le mur de l'église de Fouronnes, mais Placide a pu obtenir l'église de Fontenay. Ce fut dans ce moment une longue réflexion sur ma vie. J'ai prié. Beaucoup prié, d'une prière fervente, la Sainte Vierge Marie du perpétuel Secours, j'ai senti qu'elle m'a compris. Puis ce fut la récompense de la Vierge. Elle nous exauça en partie.

L'avant de la colonne fut attaquée par sept FFI qui ne tirent qu'une rafale cela suffit des coups de feux crépitèrent et aussitôt le sous-officier commanda « feu sur les prisonniers » et ce fut deux mitrailleuses lourdes qui crépitèrent sur nous qui étaient à ce moment à plat ventre dans le milieu de la route à quatre mètres des mitrailleuses. À un certain moment le mitrailleur changea sa bande ordinaire pour une bande explosive. Aucun ne dit mot sauf un JOC qui à genoux implorait. Il a d'ailleurs été épargné des balles.

17 Ordre donné par le lieutenant Kaisen, condamné par la suite pour crime de guerre par le tribunal militaire de Lyon. Il a bénéficié d'un non-lieu, le 17 août 1950. La colonne de l'armée allemande était composée de 400, 450 hommes.

Impressions formidables.

Vide d'abord puis prier. Pensé à vous à Jacki j'avais comme un pressentiment pour lui, puis ce fut comme un film, j'ai revu passer toute ma vie en une minute même les choses que je ne me souvenais plus. Ceci, je m'en souviendrai toujours, j'avais les yeux ouverts et pourtant je voyais votre visage à tous. Et pendant ce temps les balles me passèrent à ras de la tête à un tel point qu'une passa dans mes cheveux. Les balles en tapant dans le goudron nous le renvoyait dans la figure tout chaud. Nous avions plein de petits points noirs tout cela a duré cinq minutes à peine mais je m'en souviendrai toute ma vie. Pendant que la mitrailleuse crépitait le sous-officier tirait à bout portant sur les blessés et ceux qui bougeaient. C'est lui qui a tué Jacki.

Puis ce fut la fin, les camions s'en allèrent laissant là blessés et morts, à ce moment tous ceux qui restaient s'enfuirent dans les bois, je suis parti. Pendant 3 heures nous avons marché à six dans les bois, nous avons couru comme des fous, tant et si bien que nous sommes revenus au point de départ, il était 10 heures, la nuit était déjà complète quand nous sommes arrivés à Fouronnes, nous avions peur que les Allemands reviennent achever les blessés.

C'est là que j'ai revu des gars rescapés de la 13ème, j'ai revu Pelletier c'était une grande joie mais vite éteinte par la triste nouvelle que m'apprit Pelletier. Jacki est mort me dit-il. Je n'en pouvais plus. J'ai pleuré comme si c'était un frère. C'en était un ! C'était notre chef, il avait su se faire aimer de tous il a su se faire écouter, il a su faire profiter (de) tout ce qu'il a appris, c'était un routier comme nous voudrions l'être.

Je n'ai pas pu aller le voir, je ne pouvais plus marcher seul ce fut des amis à Jean Louis qui nous emmenèrent chez eux à Fontenay. Nous avons passé sur la route du massacre. J'ai pleuré beaucoup je suis pour ainsi dire de sa famille. Nous avons dormi d'un sommeil lourd mêlé de cauchemars et le lendemain j'ai appris le nombre des victimes. 10 morts, 17 blessés. Plus de la moitié on était 47 au départ.

Et ce fut la première visite à Jacki dans l'église de Fouronnes, les meilleurs de la compagnie étaient couchés là dans le centre de l'église 3 chefs étaient parmi eux plus Jacki. Je suis sûr que c'est lui leur chef là-haut. Lui était couché à côté de Lafrance notre sergent à sa gauche le dernier de l'église. J'ai soulevé le drap et je l'ai vu pâle - la figure rectiligne il avait les yeux dans le vague il avait l'air de penser, il était beau.

mitrailleuses. à un certain moment
le mitrailleur changa sa bande
ordinaire pour une bande explosive
aucun ne dirmot sauf un soc
qui à genoux implorait il la taille
et épargné ses balles.

Impressions formidables.
vide d'abord puis prier. penser
à vous vous à jacki j'avais
comme un pressentiment pour lui
puis ce fut comme un film j'ai
revu passer toute ma vie en
1 minute même les choses que
je ne me souvenais plus. ceci je
m'en souviendrai toujours,
avais les yeux ouverts et pourtant
je voyais votre visage à tous
et pendant ce temps les balles
me passaient à ras de la tête à
un tel point qu'une perça dans
mes cheveux, les balles en tapant
sans le goudron me le renvoyait
dans la figure tout chaud, ms
avions plein de petits point noirs
tout cela a duré 5 minutes à
peine mais je m'en souviendrai
toute ma vie pendant que la
mitrailleuse crépitait le sous
officier traait à bout portant sur
les blessés et ceux qui bougaient
c'est lui qui a tué jacki
puis ce fut la fin les camions

J'ai monté la garde plusieurs heures à prier pour lui et pour ses parents que vont-ils dire car ils ne savent rien même pas qu'il est au maquis. Gef un chef qui était avec nous un Routier m'a dit que tous les grands hommes qui font beaucoup de bien meurent tous très jeunes - c'est vrai. (…) J'ai causé longtemps avec lui je lui ai demandé de me donner la force de le remplacer dans tout le travail qu'il a à faire, lui qui avait si bien combiné son plan de vie. Tout le travail qu'il avait à faire aux Lilas en collaboration avec Henri pour la JOC.FDL.SDF. Lui seul pouvait le faire. Que vont devenir les scouts des Lilas ? Heureusement que de là-haut il nous aidera à le faire revivre.

Ensuite ce fut le transport d'une partie des corps à Auxerre. Puis nous le lendemain. Le pays de Fouronnes est un pays très chic nous avons été reçus comme leurs enfants.

Auxerre des drapeaux flottent à toutes les fenêtre ce fut la première grande ville que nous avons l'honneur d'occuper. Nous sommes mis en caserne à la maison de santé face à la prison, où tous les jours nous jouons au coiffeur sur les collaborateurs en leur laissant une croix gammée sur la tonsure.

Le lendemain de notre arrivée, ce fut l'enterrement[18] à la cathédrale, un monde fou, nous faisions la garde d'honneur autour des huit cercueils qui étaient là dans le centre de l'église.

À l'offertoire, les clairons lancèrent le chant, tous pleuraient. Il y avait sur leurs cercueils que des fleurs et des couronnes. La cérémonie fut magnifique, un discours fini la messe. Tandis que le cortège s'acheminait vers le cimetière de la route de Paris - il est au deuxième sapin, la septième tombe. J'étais le seul représentant des scouts à cet enterrement. Il n'avait pas sa famille, mais il y avait beaucoup de monde autour de son cercueil car il avait su dans le peu de temps qu'il servi, se faire aimer, se faire comprendre et changer tout l'atmosphère du régiment qui était bien bas au début.

Il n'est plus. Mais il reste avec nous. Il nous donnera tout ce dont nous avons besoin pour faire ou pour achever son travail, nous avons perdu notre frère.

Puis ce fut le retour de la 13ème à Auxerre qui était resté à Bazarnes. Nous sommes dissous nous annonce-t-on ! Nous devons nous rallier à la 20ème d'Auxerre donc 3 jours de permission pour ceux qui reviennent, mais peu sont revenus, ils ne veulent pas être enrégimentés le travail de la 13ème est fini – il a servi jusqu'au bout pour sauver la France.

La croix de guerre a été donnée à tous ceux de Fouronnes. Jacki

18 Le 29 août.

méritait plus encore nous sommes fiers de notre chef.

Nous, la Route, nous avons décidé de nous engager mais à Paris où il peut y avoir encore du travail à faire pour venger Jacki. Lui je suis sûr qu'il leur pardonne malgré leur lâcheté.

Geneviève, 26 août

Le matin

Ce qui est merveilleux, ce qui me donne du courage… c'est de penser que chaque jour, chaque heure, chaque minute qui passe me rapproche du moment où je me blottirai contre toi.

Je suis allée chercher ta lettre ce soir. Je l'aime ta lettre…

« Je sais que tu m'approuves », me dis-tu « je sais aussi que cela va t'ennuyer » - en peu de mots tu as résumé ce qui se passe en mon cœur.

27 août

Ce matin

Tristes nouvelles, cette nuit les boches ont lancé des bombes incendiaires sur le XXème, Tenon, la gare d'Austerlitz, Bercy, Ivry et un autre hôpital. Vers 11 h 1/2, des avions ont rodé très bas, puis soudains des explosions formidables ont retenti. Nous nous sommes levés en hâte et avons descendu à la cave… au milieu de tout un tintamarre.

Lorsqu'enfin nous sommes sortis le ciel était flamboyant. J'ai tout de suite pensé à ta maman ! Elle nous a téléphoné peu après. Tout flambait autour d'elle. À 4 h ils sont revenus mais n'ont rien fait cette fois… Les barbares n'ont bombardé aucun objectif militaire… À Paris une distillerie a sauté et c'est elle qui a fait les bruits entendus. Une papeterie également et toute la nuit du papier brûlé est tombé dans le jardin…

28 août

Le soir

Je vous écris à la lueur des lampes à pétrole et au son du canon : drôle de sport, je vous assure. (…)

Depuis le 15 août je ne travaille plus. Le 16 parce qu'il n'y avait pas de métro. Le 17 j'y suis allée à pied et ai obtenu 6 jours de

congé. Je devais reprendre vendredi. Mais vous pensez bien que le jour de l'arrivée des Américains je ne suis pas allée me présenter. Le samedi j'ai téléphoné à mon travail disant que c'était trop loin et que je ne pouvais pas aller à la Concorde tous les jours à pieds. On m'a dit d'aller me présenter au Central téléphonique d'Alésia. J'y suis allée. On m'a dit de revenir le lundi. J'y suis donc retournée aujourd'hui…

Dans la cave. L'alerte vient de sonner et elle me permet de venir te retrouver. Nous sommes dans l'abri.

PS : je suis contente. La Poste va bientôt marcher sans doute. Je vais recevoir de tes nouvelles bientôt.

Ta petite Geneviève qui t'aime.

30 août

Le soir

Je viens de téléphoner à vos parents. C'est votre papa qui m'a répondu. "Maman" n'était pas là. Nous avons tous les deux parlé de vous. Je lui ai dit que j'avais l'impression que très prochainement nous aurions de vos nouvelles. Alors, il a disserté sur le don qu'ont les femmes de prévoir ce qui va arriver. Don que ne possèdent pas les hommes trop matériels. Espérons que je possède à fond ce don de prescience, dites, mon amour ?

2 septembre

Il y a 5 mois exactement que je te connais… Il y a exactement 2 mois 1/2 que tu n'es plus là… Chaque jour qui s'écoulera maintenant chaque jour où tu ne seras pas là – ce sera la France qui me le volera. Il faut bien que ce soit Elle, notre France pour que je lui pardonne…

4 septembre

J'ai appris hier soir.

Jacky est mort ! Et la balle qui a tué Jacky a effleuré Jean.

Jacky est mort.

Ce retour que j'espérais si joyeux il est teinté de peine…

Je songe à sa mère, à sa grand-mère, à sa fiancée, à sa sœur et à vous, aussi, à vous qui l'aimiez tant…

Jacky est mort et nous l'avons appris juste le jour de ses 22 ans.

Il ne faut pas le pleurer lui, il faut essayer de le remplacer.

Jacky est mort, j'aurais donné ma vie pour ne pas entendre ces mots qui ont dû tant vous faire souffrir.

Je suis bouleversée.

Plus tard

Que vas-tu faire ? Reviendras-tu. Ton papa est parti vas-tu vouloir revenir… Je ne sais si je le désire ou pas.

Vous étiez quarante et vous avez fait un travail merveilleux. J'aurais mieux aimé ne pas te revoir sitôt et le revoir avec toi.

Jean

Puis ce fut le retour vers la colonie. J'ai repris les pionniers 3 jours, mon père est venu, le père à Jacques Hérault également. Nous sommes repartis sous la pluie dans un camion de charbon de bois (sur les sacs que nous avons eu du mal à trouver) on était alors le 8 septembre nous sommes partis le matin à 7 heures nous sommes arrivés à 12 heures.

Et voici trois mois d'écoulés. Je suis content d'être rentré car je vais te revoir t'embrasser - je t'ai téléphoné ce matin mais je ne savais pas quoi te dire je me suis trouvé tout bête vivement ce soir !

Geneviève, 15 septembre

Samedi matin, 7h30

Un coup de téléphone a sonné m'arrachant du demi sommeil dans lequel je suis plongée. Je songe « si ce pouvait être eux » et j'entends papa « Qui est-ce qui est arrivé ? » Je bondis, j'en étais sûre, ce sont eux. J'écoute, je suis heureuse.

Vers 9h30 un second coup résonne papa me dit « Madame Guimier veut te parler ». Elle me dit « ne quitte pas ». J'entends une voix que j'aime – prenante. « Bonjour Geneviève ». Je n'ose rien dire. Le soir, rendez-vous à 6h porte d'Orléans. Le travail me libère à 4 h 30 impatience, attente… (…) et soudain « le voilà ». Je palis, je suis toute chose il arrive. Un regard. Un seul. Je m'abrite derrière Andrée. Une poignée de main et c'est fini. (…)

16 septembre

Nous nous fuyons mais bientôt Jean s'approche + près de moi sa main est posée sur le guidon du vélo. J'y mets la mienne qu'il emprisonne entre les deux siennes. J'aurais voulu dans cette étreinte faire passer tout mon amour. J'aurais voulu que le temps

s'arrête : il ne m'a point écoutée. L'autobus arrive. Jean part. Il est parti. (…)

Tout me semble plus beau. Je voudrais crier ma joie à tout le monde. La Vie est Belle Mon Dieu. Même maintenant huit jours exactement après son arrivée. Je ne puis encore démêler ce qui s'est passé en moi. J'étais heureuse et c'est tout.

J'arrive Porte de Vincennes. Je cherche Jean partout… personne je commence à m'inquiéter. Toute mélancolique je remonte les boulevards Davout et Mortier. Je suis triste à en pleurer. Soudain un cycliste s'arrête près de moi. C'est lui, nous ne nous étions pas trouvés. Puis l'escalier que nous montons d'un même pas. Il me tient par la taille pour la première fois. Nous nous embrassons comme frères et sœurs mais chaleureusement tout de même (…)

Madame Guimier nous a donné des haricots à trier. Nous avons ri, tels des gosses … je n'osais pas trop rire, je me demandais comment « La grande aventure » l'avait laissé – et si elle l'avait trop meurtri.

Lundi matin (18 septembre)

Nous partons serrés l'un contre l'autre dans le petit car qui part cahin-caha… Vigneux... descente, montée de la rue à pieds. De loin nous apercevons Monsieur Catric devant sa maison. Je ralentis un petit peu. Nous y sommes. Entrons. Madame Catric prévenue arrive. Vois Jean et pleure sur son épaule – émotion. Puis c'est madame Muller. Je voudrais faire passer toute mon affection pour lui, Jacky dans ce baiser à sa mère et à sa grand-mère qu'il aimait tant.

Jean

Voici bien longtemps que je n'ai écrit sur ce carnet. Près d'un mois. Depuis je t'ai presque vue tous les jours tonton est rentré de ce matin on est le 28 septembre l'hiver approche déjà l'automne est là, le froid se fait sentir.

Geneviève travaille toujours à angou et je dois bientôt te quitter car je dois aller en Allemagne faire le rapatriement des prisonniers de guerre je dois partir avec les Routiers c'est surtout un service car ce n'est pas drôle, il faut être secouriste car il y a beaucoup de malades, 87% de tuberculeux ? Demain je dois aller déjeuner chez toi pour aller chercher des noix…

Ce soir.
La Radio vient de magnifier
Paris, notre Grand Paris et je sens
mon âme vibrer. À moi chu peu,
nous avons souffert depuis 5 ans.
Mais si vous savoir les heures que

Mon âme débordait
mon amour. Le vrai est tout de
même merveilleux. Je voudrais
faire de grandes choses, moi aussi
en ce jour. En ces heures débordant
d'héroïsme. Mais je sais bien

chant des adieux avec les Pionnier
accolades et départ sans se retour
ner et en chantant. La
grande aventure commence.....
.....

Je suis triste à mourir aujourd'hui
et pourtant je devrais me réjouir de
la fête de la Sainte Vierge notre mère.

mitrailleuses. à un certain moment
le mitrailleur changa sa bande
ordinaire pour une bande explosible
aucun ne dirmot sauf un Toc
qui a réussi emblocker il la taille

Un an plus tard

Jean. Aujourd'hui 25 août

Il y a 1 an... Nous étions comme aujourd'hui avec Monsieur l'abbé Jacques. Je suis aujourd'hui à Fouronnes avec M. Catric, Madame Catric, Monique, Jean Boisseau et Maurice, drôle de journée, que de souvenirs. J'ai malgré tout tenu ma parole, et je l'ai renouvelée devant l'endroit où à côté de moi il s'est endormi.

Jacques CATRIC

Chef de groupe des Scouts de la 1re Lilas
Chevalier de France
engagé volontaire à la 13e Cie F. F. I. d'Auxerre

Mort pour la France le 25 Août 1944
dans sa 22e année
à Fouronnes (Yonne)

Scout, Jacky l'a été de toutes ses forces, cherchant à se conquérir pour pouvoir se donner.

Conquête de lui-même au milieu des luttes et des souffrances, poursuivant son idéal routier avec une volonté tenace alimentée aux sources vives des sacrements et de la prière : confessions longuement préparées, communions quotidiennes, et quelquefois nuits de prières.

Don de lui-même à son mouvement et pour que tous y vivent mieux leur idéal. Don à toutes les causes qui le sollicitaient.

Don qu'il voulait plus total encore, nourrissant de vastes projets pour entraîner vers le Christ tous les jeunes des Lilas.

Dieu l'a rappelé près de lui. Du haut du ciel il veillera sur nous. Nous bataillerons dans le même esprit que lui il nous obtiendra la victoire.

Abbé Gaulle

Gaulanges est aprésent
passé nous remarquons sur notre
passage le reste des bombardements
d'immenses entonnoirs coupent le
canal qui est a sec ; Surgis.

nous vivons ! J'adore Paris — !
le Paris des métropolitains aux
Messieurs grincheux et égoïstes —
le Paris des gueules aux femmes
enchantés a disparu — Un nouveau

nous sommes partis a 4 H 30
en direction de l'Insect. nous
sommes partis avec . Jacki
Gilg . les 2 Pauls . Jacques, Héraud
et 2 gars du Pays . Daniel Du

qu'heureux a dit " le devoir, c'est tout "
faire sa petite besogne microscopique
et je sais aussi que " pour certains
c'est parfois le + difficile "
Bonne nuit ; moi, Mon Dieu
le coeur de Rome mon humble

25 août 1944

Le massacre de Fouronnes

Le 25 août 1944, a lieu le Massacre de Fouronnes, village situé au sud d'Auxerre, entre Courson-les-Carrières et Mailly-le-Château.

Une colonne d'allemands, sise « sur une hauteur à 2 km de Fouronnes », et fortement armée, est signalée aux maquisards.

Les témoins directs qui ont écrit ou témoigné :

Jean Guimier	témoignage écrit le 25 août 1944
Marcel Goux	témoignage écrit le 27 août 1944
Le Journal du maquis	témoignages, septembre 1944
René Jacquet	témoin de 11 ans. Livre 2005
Jacques Jaffray	témoignage téléphonique en 2005

Les chefs français :

Docteur Henri Sillas, (Silas)

Lieutenant « Dupont », chef du petit maquis « Mado » (13ème compagnie F.F.I.)

Marcel Goux, Maréchal des logis Chef

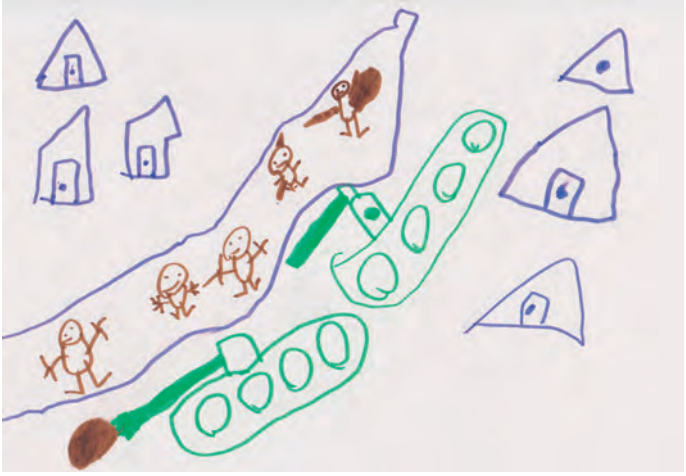
Lieutenant Durant (Alorent ?) de la 13ème compagnie

Lieutenant Placide

Les chefs allemands

Capitaine Weber qui veut se rendre aux forces américaines

Lieutenant SS Kiesen (ou Kaisel)



Soan : “J’ai voulu représenter quand les méchants sont parti”.

Maya : “J’ai voulu représenter tes parents quand ils se sont retrouvés après la guerre”.

Fouronnes, 25 août 1944

Les témoins racontent
Récit polyphonique

Le Journal du maquis

C'est le 25 août, au début de l'après-midi, que nous avons été avertis qu'une colonne hippomobile de 450 allemands environ, se dirigeant sur Fouronnes voulait se rendre et que son capitaine désirait venir à Auxerre pour discuter les conditions de reddition.

Aussitôt, tous les hommes disponibles de la 13ème compagnie montèrent dans des camions pour aller à la rencontre de nos futurs prisonniers ; chacun était heureux que l'affaire tourne aussi bien mais regrettait un peu de ne pas avoir à faire usage de ses armes.

(…) on explique alors aux hommes quelle est leur mission : encadrer la colonne allemande afin d'éviter qu'elle soit attaquée par les « terroristes » pendant la durée des pourparlers.

René Jacquet

Les habitants de Fouronnes apprennent dans la matinée du 25 août, qu'une colonne d'allemands cantonnaient dans les bois de la route de Courson. Des maquisards partent prévenir d'autres maquis.

Dans le début de l'après-midi, arrivèrent quelques voitures et camions du maquis de la région de Vermenton[19], soit une quarantaine de maquisards commandés par le Dr Silas. Pas très bien armés, très jeunes, certains ayant pour la première fois un fusil entre les mains, ils sont partis au-devant de cette colonne sans attendre d'autres maquis en renfort.

Jean Guimier

Nous partons donc à Fouronnes, nous passons ce pays, on nous les signale à 1 km dans un bois nous faisons 500 mètres et nous apercevons le bois, on se déploie en tirailleurs de chaque côté de la route, FM devant, notre cœur bat de joie dans l'idée que nous allions faire des prisonniers.

19 Libéré le 26 août 44

Marcel Goux[20]

Les lieutenants Durand et Placide accompagnaient notre groupe. Arrivés à Fouronnes, nous avons laissé les véhicules dans l'agglomération. Puis nous nous sommes approchés du cantonnement de la formation allemande. Arrivés en haut du mamelon situé à trois cent mètres environ de l'entrée d'un bois, nous avons reçu l'ordre d'une estafette de stopper, ce que nous avons fait.

Jean Guimier

Le lieutenant Silas (médecin qui venait de sortir de prison d'Auxerre pour avoir soigné des F.F.I.) s'avance parmi les colonnes allemandes qui avaient hissé le pavillon blanc.

René Jacquet

Les chefs Silas et Alorent avec leur voiture de drapeau blanc sont allés près de ce cantonnement en parlementaires, laissant le groupe de maquisards sur le premier mamelon à environ 300, 400 mètres du village sur la route de Courson, comme un troupeau de moutons, sans organisation, alors qu'il y avait des boqueteaux de bois de sapins et des trous d'anciens fours à chaux et, plus à l'Est, à environ cent mètres de la route, une haie très importante pour se mettre à l'abri, se camoufler.

Le Journal du maquis

Un groupe de cinq hommes est désigné pour se placer devant la colonne, et la première difficulté surgit ; le lieutenant Kaisen (…) refuse de laisser passer ces hommes comme il était convenu – un cycliste allemand se rend auprès du capitaine pour le mettre au courant de la situation – le capitaine répond alors : « ceci est mon dernier ordre : dites au lieutenant de laisser passer ces hommes tranquilles, de ne pas bouger et de ne commettre contre eux aucun acte de guerre ». Puis se tournant vers les français, il leur dit : « j'ai peur d'un grand malheur ».

20 Coulanges-la-Vineuse, le 27 août 1944. Rapport du Maréchal des logis Chef, Goux Marcel de la brigade de gendarmerie de Coulanges-la-Vineuse, incorporé au groupe Durand de la 13ème compagnie, sur « l'odieux assassinat de Fouronnes ». In Fouronnes racontée par René Jacquet.

Marcel Goux

Je me trouvais à ce moment-là dans le groupe avancé, composé du lieutenant Durand et de cinq hommes (…) Du sommet du mamelon, j'ai aperçu un groupe à l'orée du bois composé du lieutenant Silas, de trois hommes de notre formation et de militaires allemands.

Environ un quart d'heure après, ce groupe s'est dirigé au pas cadencé en notre direction. (…) À leur approche et sous les ordres du lieutenant Placide, nous leur avons présenté les armes.

À son passage, le lieutenant Silas a donné l'ordre de rester à nos postes jusqu'à son retour.

…le même cycliste est repassé une seconde fois. (...) il a continué sa route vers Fouronnes et est revenu peu de temps après, (vraisemblablement après s'être assuré de notre formation).

René Jacquet

…le lieutenant SS Kaisen prit le commandement de la colonne et envoya une estafette en vélo pour se rendre compte des effectifs des résistants et de leurs dispositifs. Ce fut facile, même un jeu, de faire prisonniers les FFI vu leur mauvaise organisation. (…) Ils furent trop confiants devant un adversaire beaucoup plus aguerri, mieux armé et plus grand en nombre (entre 300 et 500 soldats de toutes armes).

Marcel Goux

J'ai aperçu d'autres cyclistes, puis un canon, des véhicules autos et hyppos, former lentement une colonne se dirigeant en notre direction.

(…) un officier allemand s'est rendu auprès nous, après nous avoir fait rassembler, et sous le truchement d'un interprète, a donné l'ordre de déposer toutes nos armes. Ceci fait nous avons été fouillés et nargués par la troupe, puis nous avons été contraints de nous aligner sur un rang à dix mètres de la route dans un champ en bordure de cette dernière. À ce moment l'officier allemand nous a fait savoir qu'il nous emmenait à cinq kilomètres, pour être ensuite libérés.

Le Journal du maquis

Les quarante français appelés par les allemands afin de protéger la colonne allemande contre les « terroristes » sont donc désarmés et faits prisonniers, intégrés au convoi vers la queue de la colonne.

Jean Guimier

…comme ils ne voulaient pas se rendre à nous mais aux Américains, car ils nous prennent pour des terroristes, ils nous demandèrent de déposer nos armes en nous jurant qu'ils ne tireraient pas (paroles d'Allemands) et pendant cette manœuvre plusieurs SS avaient braqué des mitrailleuses lourdes sur nous et nous obligèrent de nous désarmer.

Ensuite ils nous firent mettre en rang par trois et les mains sur la tête à ce moment on nous annonce que nous allions être fusillés, nos cœurs se serrent on sourit malgré ça et c'est le long calvaire qui commence et en cours du chemin nous avons vu un vieillard courbé avec une barbe blanche habillé en blanc maigre avec sur son épaule une faux on aurait dit la mort qui passait.

Marcel Goux

Nous nous sommes rassemblés sur trois rangs derrière le dernier camion sur lequel était installée une mitrailleuse, braquée sur nous. Puis nous avons été encadrés par de nombreux soldats.

Nous avons suivi la colonne en direction de Fouronnes et Fontenay, à cinquante mètres de l'agglomération de Fouronnes, un ordre a été donné par un sous-officier allemand, suivi d'un coup de poing sur le casque d'un camarade. Nous avons tous compris qu'il fallait se débarrasser des nôtres. Nous les avons donc jetés dans le fossé. Puis l'ordre a été donné de placer les deux mains derrière la nuque, ce que nous avons fait aussitôt.

Nous avons traversé le bourg de Fouronnes dans cette position, au pas cadencé.

René Jacquet

La colonne traversa le village avec en queue nos maquisards, mains derrière la tête, encadrés de soldats allemands. Nos maquisards durent jeter leurs casques au fossé à l'entrée du village et vers la Mairie.

Au passage vers l'église, il y eut un moment d'hésitation à fusiller les maquisards au mur de l'église mais certains allemands n'étaient pas de cet avis, se montrant pressés d'avancer de crainte d'être rattrapés par d'autres maquis.

Le Journal du maquis

C'est dans cet équipage, désarmés, que les nôtres doivent traverser Fouronnes. Tout espoir doit alors être abandonné, les camions ont été grenadés et les allemands répètent : « pour vous guerre finie, kapout ». (…) Il est sept heures du soir, le jour baisse et la marche sinistre se poursuit : « prends une cigarette, vieux, c'est peut-être la dernière… sourions quand même, mon gros, montrons-leur qu'on est français ». Personne ne flanche. Les vétérans de la Résistance regardent avec admiration ces jeunes, incorporés depuis 24 heures, marchant droit ; pas un pleur, pas une plainte ne sort de leurs rangs.

René Jacquet

Nous, les enfants, gardions les vaches aux champs... j'assistais donc au défilé de cette colonne... Certains allemands sciaient les poteaux du téléphone. (...) En arrivant avec nos vaches à la maison, nous entendions la mitrailleuse crépiter et les balles siffler au-dessus des maisons quelques-unes tapaient dans les murs. (...) Certaines personnes pleuraient, nous nous rendions compte alors ce qu'était la guerre dans ces moments-là !

Marcel Goux

Arrivés à 800 mètres environ de la sortie de cette localité, en direction de Fontenay, un coup de canon a tonné. Croyant qu'il nous était destiné, nous nous sommes tous courbés. Au même moment, la mitrailleuse braquée devant nous a crépité, ce qui nous a fait coucher sur la route.

Jean Guimier

On devait être fusillés sur le mur de l'église de Fouronnes, mais Placide a pu obtenir l'église de Fontenay. (…) L'avant de la colonne fut attaquée par sept FFI qui ne tirent qu'une rafale cela suffit des coups de feux crépitèrent et aussitôt le sous-officier commanda « feu sur les prisonniers » et ce fut deux mitrailleuses lourdes qui crépitèrent sur nous qui étaient à ce moment à plat ventre dans le milieu de la route à quatre mètres des mitrailleuses. À un certain moment le mitrailleur changea sa bande ordinaire pour une bande explosive. (…)

Les balles en tapant dans le goudron nous le renvoyait dans la figure tout chaud. Nous avions plein de petits points noirs tout cela a duré cinq minutes à peine mais je m'en souviendrai toute ma vie.

Pendant que la mitrailleuse crépitait le sous-officier tirait à bout portant sur les blessés et ceux qui bougeaient.

C'est lui qui a tué Jacki.

René Jacquet

Les gens du village ont beaucoup parlé avec les FFI. Ce sont les allemands qui ont fait croire que 7 FFI les avaient attaqués à l'avant de la colonne, ce qui fut un prétexte pour mitrailler les prisonniers. Nous en avons à peu près la certitude.

Marcel Goux

Des appels « au secours », des cris, des hurlements de douleur sortaient de toutes les bouches. Sous la mitraille qui déferlait tant de la mitrailleuse que des mousquetons de nos gardiens. D'autres camarades et moi, nous avions bondi dans le fossé droit. Ce ne fut qu'un jeu pour ces sauvages de nous tirer à bout portant, dessus. J'ai réussi à reprendre ma place sur la route, après avoir aperçu un canon de mousqueton près de mon oreille. Aussitôt couché j'ai ressenti une douleur au talon. Je venais d'être blessé d'une balle vraisemblablement de la mitrailleuse, qui tout en s'éloignant continuait à nous arroser de balles.

À ce moment, j'ai aperçu un soldat allemand qui tout en se dirigeant en direction de la tête de la colonne, tirait sur les corps couchés, avec un revolver. J'ai reçu une deuxième balle au talon. Des cris déchirants provenaient des camarades blessés. Lorsque je me suis rendu compte de l'éloignement de la fusillade, j'ai levé la tête, pour m'assurer s'il était possible de s'enfuir au bois. Une balle traçante

m'a contraint à reprendre ma position. Quelques secondes après, je me suis à nouveau assuré de l'éloignement de nos assassins.

Apercevant le camion porteur de la mitrailleuse au virage à cent mètre de nous, j'ai crié : « les gars, tous au bois ! » C'est alors que nous avons bondi dans le bois séparé de nous par le fossé et talus de trois mètres. En gravissant ce dernier, deux camarades sont tombés à mes côtés.

Jean Guimier

Puis ce fut la fin, les camions s'en allèrent laissant là blessés et morts, à ce moment tous ceux qui restaient s'enfuirent dans les bois, je suis parti. Pendant 3 heures nous avons marché à six dans les bois, nous avons couru comme des fous, tant et si bien que nous sommes revenus au point de départ, il était 10 heures, la nuit était déjà complète quand nous sommes arrivés à Fouronnes, nous avions peur que les Allemands reviennent achever les blessés.

C'est là que j'ai revu des gars rescapés de la 13ème, j'ai revu Pelletier c'était une grande joie mais vite éteinte par la triste nouvelle que m'apprit Pelletier. Jacki est mort me dit-il.

Le Journal du maquis

20 h 30, le convoi est passé, la route ensanglantée est couverte de cadavres. Les hommes qui se sont rassemblés à Fouronnes ramassent les morts (…) un blessé meurt sur la route, un autre meurt deux heures plus tard à l'école du village sous les yeux du capitaine allemand[21].

René Jacquet

Après ces moments atroces et angoissants, le feu de la mitraille s'est tu. Sous l'effet du choc subi, il fallait faire quelque chose ! Les hommes et les femmes affolées s'organisèrent et partirent pas très rassurés au secours des blessés. Ils préparèrent la mairie pour recevoir les blessés qui arrivaient, portés par les habitants. Quelques maquisards valides soutenaient leurs camarades blessés, d'autres venaient d'eux-mêmes, hagards, blessés aux bras, aux jambes, puis, arrivaient ceux portés par les hommes du village, véhiculés sur des charrettes à bras, aidés par les habitants de Fontenay venus porter

21 « Quelques heures plus tard, le lieutenant « Dupont », de retour d'Auxerre avec les trois officiers allemands, découvrit avec stupeur le désastre survenu en son absence et qui le touchait personnellement puisqu'un des morts, André Leroussaud, était le frère de son épouse ». Claude Delaselle, notice Le drame de Fouronnes.

secours, et des Espagnols montés de Fontenay depuis le matin qui ne ménagèrent pas leur peine. (…) Certains jeunes gens du village sont allés se cacher (…) Nous les gosses, étions envoyés pour collecter des pansements, de l'éther, de l'alcool à 90°, des chiffons (…) Chez certains nous n'étions pas très bien accueillis. (…) Je vois toujours les blessés regroupés à la Mairie de Fouronnes et les morts dans l'allée de l'Église. Les blessés que nos parents soignaient du mieux qu'ils pouvaient, se sont dépensé toute la nuit, éclairés par des bougies ou des lampes à pétrole, dont une s'est versée et a failli mettre le feu au parquet de la salle[22].

Après leur passage à Courson, la colonne d'allemands captura trois hommes qui binaient des betteraves dans la plaine pour leur servir d'otages : Mr Gaucher Henri, Mr Guillemot, Mr Trucher Michel. Lors de la fusillade, Mr Gaucher fut blessé très grièvement et décéda quelques jours plus tard.

Marcel Goux

Revenu à Fouronnes à la nuit tombée, j'ai appris la mort de mon gendarme Lafrance, et de sept camarades. Douze blessés, la plupart, par des balles explosives, étaient étendus dans la salle de la Mairie. Un d'entre eux est décédé au cours de la nuit, ce qui porte le nombre des morts à neuf. Ce qui a permis de nous enfuir de cette tuerie, c'est soi-disant une attaque par un maquis de passage. Cette version peut être plausible, car ces assassins auraient certainement pris le temps de nous exterminer les uns après les autres et de n'en laisser aucun debout.

Jean Guimier

Je ne pouvais plus marcher seul ce fut des amis à Jean Louis qui nous emmenèrent chez eux à Fontenay. Nous avons passé sur la route du massacre. (…) Nous avons dormi d'un sommeil lourd mêlé de cauchemars et le lendemain j'ai appris le nombre des victimes. 10 morts, 17 blessés. Plus de la moitié on était 47 au départ.

Et ce fut la première visite à Jacki dans l'église de Fouronnes, les meilleurs de la compagnie étaient couchés là dans le centre de l'église 3 chefs étaient parmi eux plus Jacki. (…) Lui était couché à côté de Lafrance notre sergent à sa gauche le dernier de l'église. J'ai soulevé le drap et je l'ai vu pâle - la figure rectiligne il avait les yeux dans le vague il avait l'air de penser, il était beau.

22 Lettre de 2005, archives Guimier.

J'ai monté la garde plusieurs heures à prier pour lui et pour ses parents que vont-ils dire car ils ne savent rien même pas qu'il est au maquis.

Jacques Jaffray

Jean Guimier... Jacques Catric... Oui, ils ont été mitraillés à la sortie du village. Dans un coin de forêt. (…) Le lendemain, j'ai célébré la messe d'enterrement dans l'église. Il n'y avait pas assez de cercueils. Jacques Catric était dans un cercueil. Les autres étaient par terre dans l'église, sur de la paille. Cela s'est passé à Fouronnes.

Ils étaient jeunes. Ils n'ont pas désarmé les Allemands. Il y avait parmi eux des officiers qui sans doute n'ont pas supporté d'être fait prisonniers par des jeunes. Quand les chefs furent partis, les autres les ont faits prisonniers pour les tuer.

René Jacquet

Une première messe fut célébrée dans notre Église de Fouronnes par l'abbé Générat curé de Mailly-le-Château secondé par l'abbé Piault[23] curé d'Essert petit village près de Vermenton, ce jeune prêtre était le frère de Jean Piault, lui aussi blessé par une balle explosive à l'épaule qui lui fit un grand trou. Dont les soignants, le docteur Ferrand, l'infirmière bénévole Mme Renée Clootens qui habitait Fouronnes ainsi que tous les bénévoles ont eu beaucoup de mal à arrêter l'hémorragie. (…) Une grand-messe fut célébrée à la Cathédrale d'Auxerre le mardi suivant, avec un texte lu par Marie Noël, poétesse d'Auxerre.

Jean Guimier

Ensuite ce fut le transport d'une partie des corps à Auxerre. Puis nous le lendemain. Auxerre des drapeaux flottent à toutes les fenêtre (…). Le lendemain de notre arrivée, ce fut l'enterrement[24] à la cathédrale, un monde fou, nous faisions la garde d'honneur autour des huit cercueils qui étaient là dans le centre de l'église. À l'offertoire, les clairons lancèrent le chant, tous pleuraient.

Il y avait sur leurs cercueils que des fleurs et des couronnes. La cérémonie fut magnifique, un discours fini la messe. Tandis que le cortège s'acheminait vers le cimetière de la route de Paris. (Jacques Catric) est au deuxième sapin, la septième tombe.

23 Auxquels il faut ajouter le curé Jacques Jaffray.
24 Le 29 août 1944.

J'étais le seul représentant des scouts à cet enterrement. Il n'avait pas sa famille, mais il y avait beaucoup de monde autour de son cercueil car il avait su dans le peu de temps qu'il servi, se faire aimer, se faire comprendre et changer tout l'atmosphère du régiment qui était bien bas au début. Il n'est plus. Mais il reste avec nous.

René Jacquet

Dans ce récit, je tiens à honorer, certaines personnes du village, hommes et femmes qui se sont dépensés toute la soirée et toute la nuit, surtout des anciens de 14, (…) Le docteur Ferrand de Courson, à qui les allemands avaient pris le carburant de sa voiture, est venu à pied en passant par Anus, et est resté sur place jusqu'au départ pour Auxerre du dernier blessé du matin.

Mme Clootens, infirmière, résidant à Fouronnes à cette période a fait un travail énorme envers ces blessés[25]. (…) Quant aux soldats tués, ils ont été mis dans l'allée centrale de l'église et le lendemain, quelques vieilles dames très courageuses ont fait leur toilette mortuaire.

Le lieutenant Kaisen[26] a été jugé à Dijon

Jean Guimier

Nous sommes dissous nous annonce-t-on !

Nous devons nous rallier à la 20ème d'Auxerre donc 3 jours de permission pour ceux qui reviennent, mais peu sont revenus, ils ne veulent pas être enrégimentés le travail de la 13ème est fini – il a servi jusqu'au bout pour sauver la France.

La croix de guerre a été donnée à tous ceux de Fouronnes.

25 Ainsi que madame Poux, institutrice.

26 Claude Delaselle : « Après la guerre, le lieutenant Kiesel et l'un de ses adjoints furent inculpés de crime de guerre par le tribunal militaire de Lyon mais bénéficièrent d'une ordonnance de non-lieu, rendue le 17 août1950, pour n'avoir pas été « formellement et suffisamment identifiés » par les témoins de cet événement. »

(source photo: Jean-Pierre RIBAILLIER 21-06-2007
Cette photographie est sous licence d'usage CC BY-NC-SA 2.0)

Le 26 août 2018, une nouvelle stèle a été inaugurée sur la route entre Fouronnes et Fontenay-sous-Fouronnes en pays Forterre[27].

27 http://www.auxerretv.com/content/index.php?post/2018/08/26/Le-massacre-du-25-ao%C3%BBt-1944-comm%C3%A9mor%C3%A9-%C3%A0-Fouronnes

Bibliographie

Archives famille Guimier
Carnets de Jean Guimier et de Geneviève Clérambault
Lettre de l'Abbé Gaulle, 20 août 1944
Lettre de René Jacquet, 2005

Fouronnes racontée par René Jacquet contenant le
Rapport de Goux Marcel, *Coulange-la-Vineuse, 27 août 1944.*

Le journal du maquis
http://xxx.militaria89.net/documents/maquis_03.htlm

Claude Delaselle, *Le drame de Fouronnes*
CDrom La Résistance dans l'Yonne, ARORY-AERI, 2004.

Déjà paru aux éditions J&G

Jean-Marc Guimier, *Ogotemeli*, juin 2014

Joëlle Guimier, *Des enfants à l'université, la crèche de Vincennes Paris 8*[28], mars 2019

Recherche et mise en œuvre : Joëlle Guimier
Mise en page : Léonor Guimier-Comte
Aquarelles : Marie-Paule Guimier
Dessins de Soan et de Maya

Merci à Pascal Guimier pour nous avoir donné accès aux carnets de nos parents avec une grande générosité.
Et merci à Nelly, à Dominique et à Emmanuel pour leur investissement et leurs encouragements…
et à tous les Guimier…

Achevé d'imprimer en France par Villière 74160 Beaumont
Dépôt légal 2020

28 https://octaviana.fr/document/FVT1#?c=0&m=0&s=0&cv=0

Jean, et Geneviève se sont rencontrés au début de l'année 1944. Ils ont 18 et 17 ans.

Séparés pour l'été, ils s'écrivent, chacun dans un carnet qu'ils liront ensemble, un jour de septembre 1944, sur un banc du square Séverine à Paris, dans le vingtième arrondissement.

Ils ne savent pas encore qu'ils vont confier dans ces pages des moments très précieux de leur histoire d'amour mêlée à la Grande Histoire.

©J&G 2020
ISBN 978-2-9567736-1-0
EAN 9782956773610